

pour aller reconnoître la côte, & chercher un port ou un ancrage plus sûr : car la rade où ils se trouvoient étoit battuë du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choisir un lieu plus fertile que celui où ils étoient postez, afin d'y transporter le camp, en attendant la réponse de Motezuma. Il disoit que les Soldats souffroient trop sur ces sables brûlans, où la reverberation du Soleil rendoit la chaleur insupportable, & où leur repos étoit troublé durant la nuit, par une infinité de mosquites, ou cousins, qui les persectoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaisseaux François de Montexo, & il choisit luy-même les Soldats qui devoient l'accompagner, mêlant adroitement entre les autres, ceux qui avoient paru les plus grands raisonneurs sur les difficultez de cette expedition. Il ordonna à Montexo, d'aller le plus loin qu'il se pourroit, sur la route qu'il avoit déjà tenuë avec Jean de Grijalva : qu'il marquât les lieux peuplez qu'il découvreroit au long de cette côte, sans les reconnoître de près ; & qu'il revint au bout de dix jours. Ainsi le General pourvût à ce qui étoit nécessaire : il donna de l'occupation aux esprits inquiets, & entretint les autres dans l'esperance de se voir bien-tôt soulagez. Cependant il n'étoit pas luy-même sans inquietude, lorsqu'il consideroit la grandeur de cette entreprise, & la foiblesse des moïens qu'il se trouvoit entre les mains pour la pousser à bout, sans néanmoins que rien pût ébranler la resolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les perils qui se presentoient ; sçachant d'ailleurs si bien se posseder, que les differens mouvemens qui agitoient son esprit, ne troubloient point cet air tranquille & gracieux qui paroïssoit sur son visage.



CHAPITRE III.

La proposition de Cortez est tres-mal reçûe à Mexique. Qui étoit Motezuma, la grandeur de son Empire, & l'état où il se trouvoit lorsque les Espagnols arriverent en ce Pais-là.

LA seconde nouvelle de la resolution de Cortez, alarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma dans les premiers transports de sa colere, se proposoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'insolence de s'opposer à ses volontez : mais après avoir examiné de sang froid un dessein si violent, ce Prince tomba dans un accablement horrible ; & la tristesse & l'irresolution succederent à sa colere. Il assembla tous ses Ministres & ses parens, & tint avec eux des conseils dont on cachoit les délibérations avec beaucoup de mystere. On fit des sacrifices publics dans tous les Temples ; & le peuple, à son ordinaire, prit l'effroi de cette desolation dans l'esprit du Roi, & de ceux qui avoient part au gouvernement. De là il passa à des murmures, & enfin à des discours trop libres sur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des presages qui l'annonçoient, suivant leurs anciennes traditions. Mais il est tems de faire voir quel étoit Motezuma ; en quel état son Empire se trouvoit alors ; & encore le sujet de ce trouble que la venuë des Espagnols jetta dans son esprit, & dans celui de ses Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes jusqu'à ce tems-là dans l'Amerique Septentrionale, étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques qui luy païoient tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieuës ; & sa largeur, du Midi au Septentrion, s'étendoit jusqu'à deux cens lieuës en quelques endroits. Le Pais fort peuplé par tout, riche, & abondant en toute sorte de commoditez. Ses bornes étoient du côté du Septentrion, la mer Atlantique, que l'on appelle maintenant mer du Nord,

qui lave ce long espace de côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'à Iucatan. L'Océan que l'on nomme Asiaticque, ou Golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extremités de la Nouvelle Galice. Le côté du Sud, ou Midi, occupoit cette vaste côte qui court au long de la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & revient auprès de Nicaragua, vers cet Istme ou détroit de terre qui divise l'Amérique en deux parties, attachées ensemble par cet Istme. Celuy du Nord, ou Septentrion, s'étendoit jusqu'à Panuco, comprenant cette Province entiere: mais ses limites étoient resserrées considérablement en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparez. Ces Peuples farouches & barbares, sans avoir entre eux aucune forme de Gouvernement, habitoient, ou dans quelques trous sous terre, ou dans les cavernes des rochers; vivant de ce que la chasse leur fournissoit, & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se feroient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilez de leurs montagnes, qu'ils avoient soutenu & repoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique: mais ils n'aspiroient à vaincre, que pour ne devenir pas sujets, & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé, ainsi que plusieurs autres, sur des fondemens peu considérables, & étoit néanmoins parvenu à cette grandeur en l'espace de cent trente années; parce que les Mexicains, adonnés aux armes, & portés à faire la guerre par leur inclination, avoient assujéti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme tres-habile & tres-brave, qui en fit de bons Soldats, en leur inspirant la connoissance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roi, donnant l'autorité souveraine à celuy qui étoit estimé le plus vaillant; parce qu'ils ne connoissoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoissoient quelqu'autre, ils ne luy accordoient que le second rang. Ils observerent toujours inviolablement cette coutume, de prendre le plus brave pour leur Roi, sans avoir égard au droit de succession

succession acquis par la naissance: néanmoins, lorsque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la preference à celuy qui étoit du sang Roial. C'est ainsi que la guerre, qui faisoit leurs Rois, élevoit aussi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fut soutenu par la justice d'une legitime défense, contre les attaques de leurs voisins, qui vouloient les opprimer; & le Ciel les favorisa par des succès avantageux: mais à mesure que leur puissance s'accrut, ils renoncerent à la justice, & s'érigerent en Tyrans.

Nous verrons les progres & les conquêtes de cette Nation, quand nous parlerons de la suite de leurs Rois, & que celle de nôtre Histoire en sera moins interrompuë. Motezuma, selon les peintures de leurs Annales, fut l'onzième entre ces Rois, & le second de ce nom: & même avant qu'il fût élu, ses grandes qualitez luy avoient acquis l'estime & la veneration de tous les Mexicains.

Il étoit du sang Roial, & dès sa plus tendre jeunesse il avoit fait la guerre, où par de grandes actions il s'étoit élevé jusqu'aux premiers emplois, avec l'approbation generale. Comme sa vanité trouvoit son compte en cette haute reputation, il revint à la Cour; où se voiant applaudi, & considéré comme le plus grand Capitaine de l'Etat, il crut qu'on ne pouvoit luy refuser le Sceptre à la premiere élection: & il commença de se regarder comme un homme digne de la Couronne, parce qu'il avoit osé y porter ses pensées & ses desseins.

Dès ce moment il employa tout ce qu'il avoit d'adresse à se faire des amis, qu'il consideroit alors comme le plus grand bonheur de la vie; suivant en cela les maximes de la plus fine politique, qui toute science qu'elle est, ne dédaigne pas quelquefois de se mêler entre les Barbares, ou plutôt qui en fait elle-même; lorsque ce qu'ils appellent raison d'Etat prend le dessus sur la droite raison. Il affectoit en toute sorte de rencontres, de marquer une grande obeissance, & beaucoup de veneration pour son Roi. Sa conduite étoit sage & modeste; toutes ses actions & ses paroles étoient composées; ses manieres graves; & son procedé toujours égal: en sorte que les Indiens disoient, que le nom de Motezuma luy convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il signifie *Le Prince severe*; mais il

ſçavoit fort bien temperer cette ſeverité, en gagnant les cœurs par ſes liberalitez.

Cette conduite luy attiroit une grande conſideration, qui étoit encore beaucoup relevée par le zele qu'il témoignoit pour ſa Religion, le plus sûr & le plus puiffant des moiens dont on ſe fert pour ſe rendre le maître des eſprits, qui ne ſ'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Motezuma choiſit le Temple le plus fréquenté, où il fit conſtruire un appartement en maniere de tribune, expoſé à la vûe de tout le peuple, lorsqu'il emploïoit pluſieurs heures à recevoir les applaudiffemens qu'on donnoit à ſa fauſſe pieté, & à consacrer entre ſes Dieux l'idole de ſon ambition.

Des manieres ſi concertées luy attirerent l'eſtime & la veneration de tout le monde, en forte qu'après la mort du Roi, il fut choiſi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonſtrations d'une exceſſive joie. Toutes les grimaces de l'hipocrifie ne luy manquerent pas, pour colorer une feinte reſiſtance: il ſe fit chercher long-tems, en mourant de peur qu'on ne le trouvât pas; & il ne donna ſon conſentement à l'élection, qu'après toute la repugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine ſe vît-il ſur le Trône, que l'artifice ceſſant tout à coup, il ſortit d'un état qui faiſoit tant de violence à ſon naturel; & il laiffa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus juſqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où ſon orgueil ſe déclara, fut en renvoyant tous les Officiers qui compoſoient la maiſon du Roi, & qui étoient tirez des familles populaires, ou d'une mediocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans routes les Charges de ſon Palais, même pour les plus vils emplois, ſous le pretexte de la bien-ſeance. Il ne ſe laiſſoit voir par ſes Sujets que tres rarement, & par ſes Miniſtres & ſes Domeſtiques, qu'autant qu'il étoit neceſſaire de ſe communiquer; faiſant entrer ainſi le chagrin de la ſolitude dans la compoſition de la Majeſté. Il inventa de nouvelles reverences, & des ceremonies inuſitées, pour ceux qui approchoient de ſa perſonne; en pouſſant inſolement le reſpect juſqu'aux bornes de l'adoration: & ſe figurant que la vie & la liberté de ſes Sujets dépendoient ſouverainement de ſon ca-

price, il exerça contre quelques-uns des cruantez horribles, afin que perſonne ne pût douter de ſon pouvoir.

Il crea de nouveaux impôts, ſans que la neceſſité des affaires de l'Etat l'y obligéât. Ces impôts ſe levoient par tête, ſur cette prodigieuſe multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit juſqu'aux pauvres mendians à reconnoître leur dépendance, par le miſerable tribut de quelques haillons, ou d'autres choſes de cette nature, qu'ils venoient jeter à ſes pieds, & que l'on portoit à ſon treſor.

Ces violences avoient jetté une grande fraieur dans l'eſprit de tous les Sujets de Motezuma: mais comme la crainte & la haine ne ſe ſeparent gueres, quelques Provinces ſe revolterent; & Motezuma voulut aller en perſonne châtier leur rebellion: car la jalouſie qu'il avoit de ſon autorité, ne luy permettoit pas de mettre quelqu'autre que ſoi à la tête des armées; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talens neceſſaires pour les commander. Les ſeules Provinces de Mechoacan, de Tlaſcala, & de Tepeaca ſe maintinrent dans la revolte: & Motezuma diſoit qu'il avoit differé de les ſoumettre, parce qu'il avoit beſoin d'ennemis pour ſe fournir d'eſclaves, dont il faiſoit les miſerables victimes de ſes cruels ſacrifices; l'inhumanité de ce Prince paroiffant juſque dans ſa tolerance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit ſuivant ces maximes, lorsque Hernan Cortez aborda ſur les côtes de ſon Empire. La derniere de ces années fut toute remplie de preſages, & de prodiges affreux, que le Ciel envoïa ou permit, pour amollir la ferocité de ces Barbares, & pour rendre moins difficile aux Eſpagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduiſoit par des voies ſi cachées, & avec des moiens ſi diſproportionnez à la grandeur de l'entreprise.



CHAPITRE IV.

On rapporte les divers prodiges, & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.

A Prés avoir donné cette connoissance de la personne & de l'Empire de Motezuma, il faut encore apprendre les raisons de la résistance opiniâtre que ce Prince & ses Ministres témoignèrent à rejeter les propositions de Cortez, cette première difficulté qui traversa son entreprise étant un des premiers efforts que le Demon fit pour s'y opposer. Lorsque Jean de Grijalva aborda les côtes de Mexique, & que l'on reçut dans la Ville capitale la première connoissance de cette nouveauté, tant de différens prodiges parurent en même-tems par tout l'Empire, que Motezuma en prevoiant la ruine prochaine & comme assurée, tomba dans un terrible abatement, qui se communiqua bien-tôt à tous ses Sujets.

Une effroïable comette parut durant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu, commençant à minuit, & s'avancant jusqu'au plus haut du Ciel, où la venue du Soleil la faisoit disparaître. Elle fut suivie d'une autre comette, ou nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui se levant en plein jour du lieu où le Soleil se couche, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit, après avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étendue, par une infinité d'étincelles, qui s'évanoüissoient en l'air.

Le grand Lac de Mexique rompit ses digues, & inonda les terres qui sont sur ses bords, avec une impetuosité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maisons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voioit sortir comme des bouillons à plusieurs reprises, sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autre mauvais tems, à quoy l'on pût attri-

buer un mouvement si extraordinaire. Un Temple de la Ville s'embrasa, sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moïens pour en appaiser la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres, & le reduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en différens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie: & toutes les réponses des Idoles repetoient ce funeste pronostic, le Demon prononçant par leurs organes ce que la science qu'il a des causes naturelles, qui étoient alors en grand mouvement, luy peut découvrir par conjecture dans l'avenir; ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Auteur même de la Nature, qui luy donne quelquefois pour supplice, d'être l'instrument de la vérité. On apporta à Motezuma plusieurs monstres de différentes especes, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux presages: En effet, si ces signes ont été nommez monstres par les anciens, à cause qu'ils montrent ou désignent quelque chose, on ne doit pas s'étonner qu'ils passassent pour presages entre des Barbares, dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la superstition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres, rapportez par les Historiens de Mexique, acheverent d'accabler l'esprit de Motezuma; & l'on ne doit pas les oublier, puisque le Pere Joseph d'Acosta, Jean Botero, & d'autres Auteurs graves & judicieux, ne les ont pas jugez indignes d'être remarquez. Quelques Pêcheurs rencontrèrent au bord du Lac de Mexique, un oiseau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monstrueuse. Ils s'en saisirent, & crurent qu'ils devoient le presenter à l'Empereur, à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir, & il avoit sur la tête comme une lame luisante en façon de miroir, où la reverberation des raïons du Soleil produisoit une lumière triste & affreuse. Motezuma attacha d'abord ses yeux sur cette lame; & en s'approchant pour l'examiner de plus près, il apperçut au dedans la representation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits, d'espace en espace, à travers l'obscurité; le tout si naturellement, qu'il se retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroïables, au lieu de la nuit. Il vit des gens inconnus & armez, qui venoient du côté de l'Orient,

& qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige; & l'oiseau demeura immobile, jusqu'à ce que plusieurs d'entre eux eussent fait la même expérience, & puis il s'échapa en un moment d'entre leurs mains, leur laissant un nouveau sujet de fraieur, par une fuite si prompte & si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais, & demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'instance & d'empressement, qu'il parut qu'il y avoit du mystere. On tint conseil sur ce sujet; & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eût fait ses réverences, cet homme, sans paroître ni étonné, ni embarrassé, fit un discours en son langage rustique, mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un transport surnaturel, comme si quelqu'autre eût parlé par sa bouche: *Seigneur*, dit-il au Roi, *j'étois hier au soir occupé à cultiver mon heritage, lorsque je vis fondre sur moi, avec impetuosité, un aigle d'une grosseur extraordinaire. Il me prit entre ses serres; & m'enlevant durant un assez long espace, il me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Roial, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en sa main une pastille allumée. Je pris la hardiesse de m'approcher; & je vis, ou votre figure, ou votre propre personne; sur quoy je n'oserois rien assurer, sinon qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un sens rassis, & fort libre. La crainte & le respect me pouvoient à me retirer promptement, lorsque je fus arrêté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me causa pas moins de fraieur, en m'ordonnant de prendre la pastille de votre main, & de l'appliquer en un endroit de votre cuisse qui étoit à découvert. Je me défendis autant que je le pûs, de commettre une action qui me paroissoit si insolente; mais la même voix d'un ton effroyable, me força d'obéir. Moy-même, Seigneur, sans pouvoir résister à cet ordre, la fraieur me rendant hardi, j'appliquai la pastille brûlante à votre cuisse; & vous souffrîtes la brûlure sans vous éveiller, ni faire aucun mouvement. J'aurois cru que vous étiez mort, si au milieu de la tranquillité de votre sommeil, qui vous ôtoit le sentiment, le mouvement de la respiration ne m'eût assuré de votre vie. Alors la voix, qui paroissoit se former dans le vent, me dit: C'est ainsi que ton Roi s'endort, en*

s'abandonnant aux délices & aux vanitez, lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tête, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Dis-luy qu'il s'éveille, pour apporter, s'il se peut, du remede aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eût-elle fini ce discours, qui a fait une si forte impression dans mon esprit, que l'aigle me reprit dans ses serres, & me rapporta dans mon champ, sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne, suivant l'ordre des Dieux: Reveillez-vous, Seigneur; votre orgueil & votre cruauté les irritent. Reveillez-vous, encore une fois, & regardez combien votre assoupissement est dangereux; puisque ce feu, que votre conscience y applique en maniere de cautere, n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant, vous ne pouvez plus ignorer, que les cris de vos Peuples ne soient parvenus jusqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos oreilles.

Après ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce Païsan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince, néanmoins, suivant le premier mouvement de sa ferocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pieces cet insolent, s'il n'en eût été empêché par le mouvement d'une douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder; & tous ceux qui étoient presens apperçurent les marques d'une brûlure recente, dont la vûe effraya Motezuma, & luy fit faire plusieurs reflexions, sans quitter le dessein de châtier le Païsan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colere de ses Dieux: D'où l'on void ces avertissemens qui venoient du Demon, marquez du vice de leur origine; puisqu'ils portoient plutôt à la colere & à l'obstination, qu'à la correction, & à la connoissance de sa faute.

Deux evenemens si extraordinaires peuvent avoir été exagerez par la credulité de ces Barbares, qui les ont rapportez aux Espagnols. La foi, en ces occasions, a toujours son recours à la verité, qui ne nous défend pas de croire que le Demon ne mît toute sorte d'artifices en usage, pour irriter Motezuma contre les Espagnols, & pour susciter des obstacles à la prédication de l'Évangile: car supposant que Dieu luy donne le pouvoir de se servir de toute l'étendue de sa

104 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
connoissance, il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres; soit en leur donnant des corps visibles, d'un air épais & mêlé avec les autres éléments; soit en corrompant les sens, & en trompant l'imagination: ce qui luy est plus ordinaire, & dont nous avons dans la sainte Ecriture des exemples, qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires prophanes.

Ces signes, ou plutôt ces prodiges qui parurent, tant dans la Ville de Mexique, qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abatu l'esprit de Motezuma, & si fort étonné les plus sages de son Conseil, quand la seconde nouvelle de la résolution de Cortez arriva, qu'ils crurent voir fondre en ce moment sur leurs têtes tous les malheurs dont ils étoient menacés. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent différens: les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armez sur les terres de l'Empire, en un tems où tant de prodiges éclatoient de tous côtes; parce qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoié ces avertissemens avant de les fraper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiement. Les autres, plus prudens ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, exagéroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils représentoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assurés: & quoyqu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, néanmoins ils n'osoient encore les considérer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis; outre l'empire qu'ils avoient sur ces bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combattoient en leur faveur.

Après avoir écouté ces différentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour,
& lu

DU MEXIQUE. LIVRE II. 105
& luy mander qu'il eût à se retirer au plutôt de dessus les terres de l'Empire: & pour l'obliger à obeir de meilleure grace, il resolut de luy envoier un present de même valeur que le premier; ajoûtant que si les voies douces ne réussissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'apprehender la même disgrâce que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vûe du petit nombre de ces Etrangers fit naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages tres-considérables: sur tout après leur arrivée en ce País, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges, qui devoient redoubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux emploioient leurs soins à en prévenir les effets, en les annonçant.

CHAPITRE V.

François de Montexo revient, après avoir reconnu la Ville de Quiabiflan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les apaise par son adresse.

Durant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces tristes reflexions, Hernan Cortez s'emploioit à acquiescer tous les jours des connoissances plus particulieres de ce País-là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à son camp, & à élever le cœur de ses Soldats, par l'esperance de cette haute fortune que le sien luy promettoit. François de Montexo revint alors de son voiage, après avoir suivi la côte durant quelques lieues, & découvert un Bourg d'Indiens, situé en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la mer formoit une espece d'ance ou de Port, que les Pilotes
O